


Carré, Fabrice
Le prix de vertu

FABRICE CARRÉ

# LE PRIX DE VERTU

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1896

# LE PRIX DE VERTU

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase, le 21 octobre 1896.

FABRICE CARRÉ

# LE PRIX DE VERTU

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THEATRALE
14, RUE DE GRAMMONT, 14

1896

## PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| MONSIEUR LAURIER . . . . . | MM. | NUMÈS. |
| COLLINET . . . . . . . . . . . | | PEUTAT. |
| HENRI DUVAL . . . . . . . . . | | FRÉDAL. |
| VINCENT . . . . . . . . . . . . | | BOUDIER. |
| MADELEINE . . . . . . . . . . | Mmes | BLANCHE MÉRY. |
| CAMILLE . . . . . . . . . . . . | | NEYVA. |
| MADAME DE LA BRANCHE . . | | DARMIÈRE. |
| MADAME LEGRAND . . . . . . | | CHEVILLY. |

La scène se passe de nos jours, à Paris.





LE

# PRIX DE VERTU

---

Le cabinet de travail de M. Laurier, membre de l'Académie; à droite, premier plan, large bureau couvert de papiers; bibliothèque contre le mur; à gauche, cheminée, sièges, petite table chargée de livres. Porte au fond, découvrant une antichambre. — Portes latérales.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### LAURIER, VINCENT.

Au lever du rideau, M. Laurier est endormi dans son fauteuil; la plume est tombée de ses mains, une grande feuille de papier gît à ses pieds. Deux coups sont frappés à la porte du fond. Pas de réponse. La porte livre passage à Vincent.

VINCENT, des lettres à la main.

On vient d'apporter ces lettres pour monsieur... Tiens, il dort. Mettons les lettres bien en vue, sur son bureau. A quoi donc travaillait-il, quand il

s'est endormi? (Il ramasse la feuille et lit :) « Discours sur la vertu... prononcé à la distribution solennelle des prix fondés par M. de Monthyon, le... »

Mouvement de Laurier qui s'étire. Vincent remet vivement le papier sur la table et s'écarte.

LAURIER.

Vincent? Qu'est-ce qu'il y a? Je déteste être dérangé quand je travaille! Et je vous recommande de ne pas entrer sans frapper.

VINCENT.

J'ai frappé deux fois, je n'ai pas reçu de réponse: j'ai eu peur que monsieur ne fût malade : monsieur se fatigue tant depuis quelques jours...

Il va, vient, range.

LAURIER, absorbé.

C'est vrai, mon discours me donne un mal, cette fois-ci! J'ai eu tort de le réussir aussi complètement les autres années, maintenant mes collègues me disent : Vous êtes le seul, Laurier, à savoir tourner ces compliments-là, le seul, et ils me passent tout le temps la corvée... Et j'ai deux sujets à traiter aujourd'hui, les actes de bienfaisance, les ouvrages utiles aux mœurs. (Cherchant.) La vertu, messieurs, mot sublime qui... que... Voilà un sujet qui fournit peu de développements! Trop rebattu. C'est curieux, le vice a été décrit aussi souvent, plus souvent même. Eh bien, quand on veut parler du vice, on déniche encore des choses intéressantes à dire, des expressions neuves, tandis que pour la vertu, on ne trouve rien, rien!

VINCENT, avançant de gauche.

Monsieur a-t-il vu le courrier... là?

LAURIER.

Ah! oui, le courrier! (Il prend les lettres sur son bureau.) Encore des dames qui désirent des places pour la séance afin de lancer des chapeaux neufs, des messieurs qui poussent des candidats.

VINCENT, à part, observant.

Il va trouver ma lettre! Faut-il que je reste?

LAURIER.

Juste! un éditeur qui me recommande un poète poitrinaire... Je le connais; voilà quinze ans qu'il ne doit pas voir le printemps, quinze ans! La poésie... quelle revalescière! un ami chez qui je dîne et qui me recommande sa bonne comme servante à récompenser! Elle est si dévouée, et vous savez comme elle réussit les meringues...

VINCENT, à part.

Il vaut mieux que je ne sois pas là!

Il se dirige vers la porte.

LAURIER.

Et celle-ci... Tiens, tiens... Vincent!

VINCENT, s'arrêtant.

Monsieur?

LAURIER.

Ne vous en allez pas.

Il lit.

VINCENT, à part.

Il me lit!

LAURIER.

Mon ami, parce que vous me voyez fêté, honoré, membre de l'Académie, couvert de décorations, ce n'est pas une raison pour que je sois une bête?

VINCENT.

Oh! non, monsieur!

LAURIER.

Mettons un naïf. Vous avez l'air de le penser. Ceci vient de vous, n'est-ce pas?

Il montre une lettre.

VINCENT, feignant l'ignorance.

De moi? Quoi donc?

LAURIER.

Ce papier. (Lisant.) « M. Laurier cherche bien loin le modèle des serviteurs quand il l'a auprès de lui, un groupe d'habitants du quartier s'empresse de signaler à son attention le nommé Vincent, dont le zèle, la conduite, le dévouement méritent l'admiration générale ».

VINCENT.

Il y a ça? pas possible!

LAURIER.

Ne feignez pas l'ignorance; elle est de vous, la lettre?

VINCENT.

Oh! Comment monsieur peut-il avoir cette idée-là?

LAURIER.

Tout naturellement, Vincent. C'est la quatrième épître du même genre que je reçois depuis quinze jours; or quelle que soit l'admiration que vos services inspirent au quartier, il serait extraordinaire que cette admiration se manifestât aussi souvent; la haine des contemporains va quelquefois jusqu'au sacrifice de trois timbres : leur estime ne dépasse jamais un timbre: Avouez, Vincent, allons!

VINCENT.

Monsieur, ce n'est pas moi qui ai écrit... seulement, en causant chez les fournisseurs, j'ai raconté l'embarras de mon vénéré maître...

LAURIER.

Mon embarras?

VINCENT.

A propos de ce prix qui reste à donner et pour lequel il faut désigner quelqu'un vite. Avant-hier encore, j'ai entendu mademoiselle votre fille dire : Est-ce ennuyeux que papa ne trouve pas! Nous ne pouvons pourtant pas demander aux agences!

LAURIER.

Mademoiselle Camille a dit cela?

VINCENT.

Oui, à ce jeune homme qui vient ici depuis quelque temps.

LAURIER.

M. Henri Duval?

VINCENT.

Justement. Alors les gens du quartier qui savent combien j'aime monsieur, ont pensé, ils ont cru... Mais je ne les ai pas poussés, je le jure! J'ai simplement fourni le papier, le timbre et mis l'adresse...

LAURIER, ironique.

C'est différent et je vous pardonne. Vous seriez donc content de voir votre dévouement couronné?

VINCENT.

Dame! un prix donné par l'Académie, c'est comme un grade, comme une décoration.

LAURIER, écrivant.

Tiens, voilà une définition, ça me fera toujours une phrase. Vous n'ignorez pas que, d'ordinaire, les serviteurs récompensés ne touchent pas de gages?

VINCENT.

Ah! Eh! bien, je consentirai à une petite diminution; je me rattraperai sur les 1,500 francs du prix... car on donne bien 1,500 francs, n'est-ce pas?

LAURIER.

En effet; excusez-nous, monsieur Vincent, de ne pas récompenser mieux les plus belles qualités.

VINCENT.

Oh! c'est déjà beau qu'elles rapportent quelque chose; et si rare! (Insinuant.) Puis-je espérer que monsieur daignera...

LAURIER.

On peut sans cesse espérer, mon garçon; mais vous savez, belle Philis, on désespère, alors qu'on espère toujours!

VINCENT, sans comprendre.

Non... je ne savais pas.

LAURIER, une autre lettre sous les yeux.

Allons, bon! madame de la Branche qui n'a pas reçu ses places! Je cours à l'Institut réparer cet oubli. Vincent, je rentrerai dans une demi-heure : plus de lettres, c'est inutile. J'aurai fait mon choix tantôt. (En sortant.) La vertu, cette fleur... la vertu, cette perle... Non, c'est banal!

Il sort.

VINCENT, le reconduisant.

Monsieur ne trouvera pas mieux que moi, sûr...

(Seul.) Me nommera-t-il ? Ils disent qu'ils ont du mal à trouver des serviteurs fidèles, dévoués, et ils se plaignent. Ah ! si les domestiques avaient à récompenser les bons maîtres, ils ne dépenseraient pas cher en couronnes ! Mademoiselle Camille !

## SCÈNE II

VINCENT, CAMILLE, puis HENRI DUVAL.

CAMILLE, entrant vivement par la droite.

Vincent, on a sonné !

VINCENT.

Je n'ai rien entendu. Mademoiselle doit se tromper.

CAMILLE.

J'ai vu, par la fenêtre, M. Duval tourner le coin de la rue, il doit être à notre étage. (On sonne. — Avec émotion.) Il y est.

VINCENT.

Cette fois, j'ai entendu ; mais tout à l'heure...

CAMILLE.

Vite, allez ouvrir.

VINCENT.

J'y cours. (S'arrêtant.) J'ai parlé à M. Laurier pour le prix ; soutenez-moi, mademoiselle.

CAMILLE.

Allez donc ! (Sortie de Vincent. — Seule.) Le prix ? Lui aussi, il est sur les rangs ! Joli concurrent pour mon candidat.

VINCENT, annonçant.

Monsieur Henri Duval.

Entrée d'Henri.

CAMILLE.

M. Henri! Par quel hasard?

Sortie de Vincent.

## SCÈNE III

### CAMILLE, HENRI.

HENRI.

Par ce même hasard qui m'a fait venir hier, mademoiselle, et qui me fera venir demain.

CAMILLE.

Je l'espère bien, j'ai dit ça pour le domestique; il ne serait pas convenable qu'il connût notre accord avant papa...

HENRI.

Comme il est sorti tard, monsieur votre père.

CAMILLE.

Notre discours sur la vertu n'avance pas, cette année.

HENRI.

Je voulais n'entrer qu'après son départ, ainsi que vous me l'aviez recommandé.

CAMILLE.

Vous avez dû être surpris quand je vous ai glissé cette phrase hier à la société de géographie; je tenais à vous apprendre un incident important.

HENRI.

Lequel, grand Dieu!

Il approche sa chaise.

CAMILLE.

Pas si près! L'incident est important, mais il peut se dire d'un peu plus loin. Voici : Depuis que nous avons si gentiment causé au bal des Amis des Sciences, et au Centenaire de l'Ecole Normale, papa se doute de quelque chose.

HENRI.

Ah! bah!

CAMILLE.

Il est si fin, papa. On le plaisante quelquefois. (Mouvement d'Henri.) Si, je le sais... sur son bagage littéraire, son goût pour les dîners bien servis chez les belles dames, son habileté à confectionner des oraisons funèbres et des discours de commande, son amour des antiquités... (A propos, n'oubliez pas de lui demander des nouvelles de sa collection d'encriers ayant appartenu aux hommes célèbres, il sera très flatté.) Mais prononcez le nom de papa et partout on vous répondra : M. Laurier! c'est un malin!

HENRI.

Certes, et à Paris, cet éloge-là éveille toujours des idées de respect.

CAMILLE.

Donc, papa a remarqué que nous nous rencontrions à chaque centenaire (cette fin de siècle en compte beaucoup), que vous veniez nous voir sous le moindre prétexte; aussi, il m'a glissé l'autre matin dans l'oreille : « Camille, quand tu songeras

au mariage, n'oublie pas de prendre l'avis de ta tante. »

HENRI.

Votre tante?

CAMILLE.

C'est la forte tête de la famille, la forte bourse aussi; c'est elle qui a doté ma sœur aînée Amélie, elle qui me dotera pareillement; aussi, pour le projet dont vous m'avez entretenue, et qui tient toujours, n'est-ce pas?

HENRI.

S'il tient! Plus que jamais.

CAMILLE.

J'ai senti que l'agrément de ma tante était d'abord à obtenir, j'ai été la voir.

HENRI.

Bravo! Et le résultat de la visite? Dites! Dites!

CAMILLE.

J'ai amené habilement, très habilement la conversation sur vous : « M. Henri Duval, le fils du grand industriel? — Oui, ma tante. — On en parle trop dans les échos mondains. Mauvaise recommandation! » Attendez... J'ai plaidé votre cause, alors, savez-vous ce que ma tante a répondu? « Je ne croirai à la conversion de ce petit jeune homme que lorsqu'il aura obtenu un prix Monthyon! »

HENRI

Oh! Je n'ai jamais pu en avoir un au lycée, et elle veut que j'en aie maintenant! Et un prix Monthyon, encore! Autant me repousser, me défendre tout espoir; cette réponse a dû vous désespérer?

CAMILLE.

Pendant cinq minutes ; c'est le temps qu'il me faut pour avoir une idée.

HENRI.

Et au bout de ces cinq minutes?

CAMILLE.

J'étais consolée, j'avais mon idée ! Il ne s'agit plus que de vous faire couronner par papa.

HENRI.

Moi ?

CAMILLE.

Tout bonnement. Papa s'est aperçu au dernier moment qu'une des personnes désignées, la plus recommandée, venait d'être condamnée à trois mois de prison... nous l'avons rayée et nous avons besoin d'un remplaçant. Une somme de 1500 francs reste disponible, la question est de savoir si nous la donnerons à un écrivain ayant servi dans ses ouvrages la cause des bonnes mœurs ou à un brave serviteur ayant donné l'exemple de la probité. Je vais vous proposer, et ma tante sera prise à son propre piège.

HENRI.

Me proposer ? Dans quelle colonne me mettrez-vous?

CAMILLE.

Vous n'avez jamais rien publié ?

HENRI.

Jamais !

CAMILLE.

Nous vous placerons dans la catégorie des dévouements. Vous avez dû vous dévouer au moins

une fois ? Avez-vous, sans recevoir d'argent, fourni des soins à une personne pendant un certain temps ?

HENRI.

Oui, au fait, pendant trois ans de suite.

CAMILLE.

A qui ?

HENRI.

A... (S'arrêtant.) Hum ! Toute réflexion faite, inutile de la nommer. Ça ne me vaudrait aucune récompense.

CAMILLE.

Pourquoi ?

HENRI, embarrassé.

Parce que... je n'étais pas seul à lui prodiguer des soins ; alors, vous comprenez, il n'y a pas de raison pour qu'on me récompense plutôt que les autres.

CAMILLE.

Je suis sûre que cela remonte au temps où vous n'étiez pas raisonnable, où vous désoliez votre famille ?

HENRI.

Je ne pouvais pas prévoir que je vous aimerais, que vous m'inspireriez l'envie de me ranger ; après tout, c'est la faute de mon père, ce qui est arrivé !

CAMILLE.

De votre père ?

HENRI.

Parfaitement. Brave homme, mon père, mais une fois sa grosse fortune gagnée, il avait une telle habitude du travail qu'il n'a jamais pu y renoncer

pour aller promener ses millions dans le monde ; aussi il m'a entraîné tout petit à la besogne qu'il était incapable d'entreprendre.

CAMILLE.

Alors, il n'a pas été furieux de vos dépenses, de vos fêtes bruyantes ?

HENRI.

Au début, non; au contraire, ça l'amusait de voir mon nom, son nom dans les journaux. Le boulevard m'avait gratifié d'un sobriquet tiré de sa profession; lui-même me le donnait en riant à la maison, et il était flatté.

CAMILLE.

Vraiment ?

HENRI.

Les frasques des fils ont souvent pour origine la faiblesse ou la vanité des pères ; je promenais la gloire du mien en ville ; j'étais comme la preuve vivante de sa réussite, il m'appelait son luxe baladeur.

CAMILLE.

Quand a-t-il commencé à être ennuyé ?

HENRI.

Quand il s'est aperçu que ça lui coûtait décidément trop cher. Il paraît qu'intérieurement, d'avance, il avait coté mes folies sur son grand livre à une somme de... la fureur a commencé le lendemain du jour où j'ai dépassé la somme.

CAMILLE.

Et il ne vous a pas prévenu, donné des conseils ?

HENRI.

Il ne m'en a donné qu'un : c'était un conseil ju-

diciaire. Certains parents commencent par celui-là, afin sans doute d'économiser les autres.

CAMILLE.

Et maintenant, votre famille est-elle contente de votre conversion ? Y croit-elle?

HENRI, *avec sincérité.*

Oui, car elle sait combien je vous aime. Les conversions sincères sont celles que le cœur nous dicte et qu'un amour pur entend.

CAMILLE.

Ah ! si ma tante pouvait en être persuadée ; mais je crois qu'auprès d'elle ces gentils mots que j'ai plaisir à entendre seront moins probants qu'un prix de vertu ; je vais travailler à vous le gagner.

HENRI.

Soit ! Travaillez-y, mademoiselle Camille, et si votre candidat échoue, ne vous désolez pas trop ; je trouverai un autre moyen de convaincre votre terrible tante. Ah ! si au lieu de concourir pour un prix de vertu, j'avais à concourir pour un prix de tendresse ardente, je serais plus tranquille, je l'aurais tout de suite...

CAMILLE, *se reculant.*

Prenez garde !

*Entrée de Vincent.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, *plus* VINCENT, *puis* MADAME DE LA BRANCHE *et* MADAME LEGRAND.

VINCENT.

Mademoiselle, madame Legrand et madame de

la Branche viennent d'arriver dans le grand salon.

CAMILLE, étonnée.

Ensemble ?

VINCENT.

Elles se sont rencontrées sur le palier ; toutes deux demandent à voir M. Laurier pour une affaire pressante.

CAMILLE.

Introduisez-les ici.

Sortie de Vincent au fond.

HENRI.

Ces deux dames ensemble c'est drôle !

CAMILLE.

La noblesse agitée et la bourgeoisie esbrouffeuse.

HENRI.

Les deux beautés concurrentes.

CAMILLE.

Chut ! Les voici !

Entrée de ces dames.

MADAME DE LA BRANCHE, à la porte du fond.

Passez, madame.

MADAME LEGRAND.

Après vous, madame.

MADAME DE LA BRANCHE.

Je vous en prie, madame.

MADAME LEGRAND.

C'est pour vous obéir, madame.

Elles descendent.

CAMILLE.

Mesdames, veuillez prendre place dans le cabinet

de mon père, vous serez mieux que dans ce froid salon.

MADAME DE LA BRANCHE.

Merci, mademoiselle.

MADAME LEGRAND.

Nous ne vous dérangeons pas, au moins?

CAMILLE.

Nullement. Vous partez, monsieur Duval?

HENRI.

J'aurai l'honneur de revenir saluer plus tard M. Laurier.

CAMILLE.

Permettez que je reconduise, monsieur.

Echange de saluts.

CAMILLE, reconduisant Henri.

Soyez tranquille, je n'oublierai pas de parler de qui vous savez... pour le prix Monthyon.

Sortie au fond de Camille et d'Henri.

## SCÈNE V

MADAME DE LA BRANCHE, MADAME LEGRAND.

MADAME DE LA BRANCHE.

Ah! ah! le petit raffineur se met à recommander des gens pour le prix Monthyon? Où allons-nous!

MADAME LEGRAND.

Il s'agit sans doute de la mère d'une pensionnaire des Bouffes.

MADAME DE LA BRANCHE.

Ou du régisseur des Folies-Bergère ! (Sourires. — Après un silence.) Je vois avec plaisir ma méfiance partagée par madame Legrand.

MADAME LEGRAND.

J'ai l'honneur d'être connue de vous, madame ?

MADAME DE LA BRANCHE.

Parfaitement. Il nous est arrivé si souvent d'occuper des loges voisines dans les théâtres, les grands comme les petits : A l'Odéon, il y a huit jours encore; au Chat Noir, avant-hier; partout enfin où un peuple d'admirateurs a le plaisir de contempler la belle madame Legrand.

MADAME LEGRAND.

Et la belle vicomtesse de la Branche.

MADAME DE LA BRANCHE.

Là !... Vous voyez bien que vous me connaissez aussi?

MADAME LEGRAND.

En effet; une femme connaît toujours la personne de qui elle pense : je serais plus admirée si elle n'était pas là !

MADAME DE LA BRANCHE, s'inclinant.

Trop bonne, vraiment ! Nous sommes comme les deux étoiles de deux troupes différentes qui joueraient la même pièce.

MADAME LEGRAND.

Et devant le même public.

MADAME DE LA BRANCHE.

Cela ne doit pas nous empêcher de bavarder... en dehors des représentations.

MADAME LEGRAND.

Bien volontiers. Je regrettais tant de n'avoir pas eu encore l'occasion, le plaisir de vous adresser la parole; et je ne prévoyais pas que cela pût être, car nos maris ne sont pas du même cercle et nous sommes séparés par un abîme.

MADAME DE LA BRANCHE.

La cloison de nos loges ?

MADAME LEGRAND.

La similitude de nos distractions. Deux femmes ayant le même genre d'existence se regardent un peu ainsi que des concurrentes.

MADAME DE LA BRANCHE.

Elles s'évitent, comme deux brunes ou deux blondes sur le même devant de loge, l'effet est raté.

MADAME LEGRAND.

Il faut des oppositions pour que chacune ressorte davantage et obtienne son petit succès.

MADAME DE LA BRANCHE.

Le vôtre est assuré de toute façon et notre entente, sans l'affaiblir, va me permettre de vous demander un renseignement de la plus haute importance.

MADAME LEGRAND.

Je suis toute à votre service.

MADAME DE LA BRANCHE, vivement.

De chez qui sortait la robe que vous portiez dimanche à la messe de Saint-Augustin ?

MADAME LEGRAND.

La verte ? De chez Mousset.

MADAME DE LA BRANCHE.

Je l'aurais parié !

MADAME LEGRAND.

Et moi, puis-je risquer une question que j'ai sur les lèvres depuis plusieurs mois ?

MADAME DE LA BRANCHE.

Comment donc !

MADAME LEGRAND, vivement.

Votre chapeau rose, à la dernière du Théâtre-Libre, venait de chez Virginie, n'est-ce pas?

MADAME DE LA BRANCHE.

En effet.

MADAME LEGRAND.

Ah ! madame la vicomtesse, que je suis heureuse de vous avoir rencontrée aujourd'hui !

MADAME DE LA BRANCHE.

Moi de même, madame Legrand !

VOIX DE LAURIER.

Dans mon cabinet? Et vous ne me le dites pas tout de suite !

Il paraît au fond.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, plus LAURIER.

LAURIER, entrant.

Recevez mes excuses, mesdames ; si j'avais pu prévoir... Quel dommage que nous ayons des ins-

truments pour annoncer la pluie et que nous n'en ayons pas pour annoncer les jolies visiteuses ! Ah ! voilà qui fait croire à la banqueroute de la science !

MADAME DE LA BRANCHE.

Ne vous excusez pas, mon cher maître, nous avons profité de votre absence pour faire connaissance.

LAURIER.

Vous avez toutes deux besoin de moi ?

MADAME LEGRAND.

Pour des motifs différents, sans doute.

LAURIER.

Vous venez voir ma belle collection d'encriers ?

MADAME LEGRAND.

Non, pas aujourd'hui.

LAURIER.

S'il s'agit de vos places pour la séance, je viens d'aller les réclamer.

MADAME DE LA BRANCHE.

Merci, j'ai autre chose à solliciter.

LAURIER.

Disposez de votre serviteur. A laquelle de vous obéirai-je d'abord ? Je ne m'en tirerai pas en offrant la priorité à la plus belle, à la plus fêtée, à la plus âgée...

MADAME DE LA BRANCHE et MADAME LEGRAND, ensemble.

C'est mad...

Elles s'arrêtent.

MADAME LEGRAND.

Madame la vicomtesse, parlez la première... si toutefois ma présence n'est pas une gêne.

MADAME DE LA BRANCHE.

Pas du tout ; je suis fière de la requête que j'ai à présenter.

LAURIER.

Fière?

MADAME DE LA BRANCHE.

Je demande le dernier prix Monthyon !

MADAME LEGRAND, à part.

Elle aussi !

LAURIER.

Tout le monde, alors ? Pour vous?

MADAME DE LA BRANCHE.

Pas cette année.

LAURIER.

Pour votre mari?

MADAME DE LA BRANCHE.

Pas davantage. Je parle au nom des admiratrices de Pancrace.

LAURIER.

Pancrace?

MADAME LEGRAND.

L'auteur des Rosseries neuves !

LAURIER.

Encore un ouvrage que j'ignore !... Ils sont trop !.. Vous connaissez ça, vous ?

MADAME LEGRAND

Je connais tout ce qui paraît.

MADAME DE LA BRANCHE.

Moi aussi !

LAURIER.

Tout? Mâtin! Il doit vous rester bien peu de temps pour l'amour... légitime, naturellement.

MADAME DE LA BRANCHE.

Oh! l'amour. C'était bon du temps de nos grand'-mères: on ne s'en occupe plus dans les salons qui se respectent.

MADAME LEGRAND.

Nos mobiliers mêmes s'y opposent...

LAURIER.

Cependant, le flirt...

MADAME LEGRAND.

Distraction américaine.

MADAME DE LA BRANCHE.

Plaisir de paquebot.

LAURIER.

Ah! Tandis que monsieur... vous l'appelez?...

MADAME DE LA BRANCHE.

Pancrace. C'est un pseudonyme. L'écrivain qui le porte tient la vraie note du jour.

MADAME LEGRAND, bas.

Hum! la vraie...

LAURIER, à part.

Je vais donc la connaître!

MADAME DE LA BRANCHE.

Plus de voiles menteurs, la vérité audacieuse, gaie, nue, oh! mais, nue comme le discours d'un acadé...

LAURIER, l'arrêtant.

Eh! là! J'en suis un!

MADAME DE LA BRANCHE.

Pardon, j'oubliais! Enfin, Pancrace est tout à fait moderne et convaincu! Je l'ai lancé, il m'a dédié son dernier volume, il me faut la consécration officielle de son talent, il me la faut... pour mon salon!

LAURIER.

Je serais enchanté de donner un nouvel éclat à votre salon, mais...

MADAME LEGRAND.

Oh ! madame la vicomtesse, comment avec votre éducation, votre goût, pouvez-vous vous intéresser à cette littérature inférieure.

MADAME DE LA BRANCHE, *indignée.*

Inférieure !

MADAME LEGRAND.

Les développements naturalistes, les mots crus, c'est la mode d'hier ; c'est pour les esprits avancés une parure aussi disgracieuse que les manches de l'an dernier aux robes d'aujourd'hui.

MADAME DE LA BRANCHE.

Si on peut dire !...

LAURIER.

Alors, vous, madame, vous pensez...

MADAME LEGRAND.

Je pense que le vague, le nuageux, l'insaisissable peut seul procurer à nos âmes inquiètes l'illusion d'un au delà, d'un infini rafraîchissant...

LAURIER.

S'il vous plaît ?

MADAME LEGRAND, continuant.

Et s'il y a un prix à donner, nul ne le mérite mieux que l'auteur de *Brumes opaques*.

MADAME DE LA BRANCHE.

Le Chevalier bleu !

LAURIER.

Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?

MADAME LEGRAND.

Un pseudonyme sous lequel se cache un homme nourri des sucs étrangers, c'est un sincère ! Il passe tous ses étés en Norwège ; je le désigne à votre justice !

LAURIER.

Comme il en pousse cette année !

MADAME DE LA BRANCHE.

Oh ! oh ! oh ! Lisez le Chevalier Bleu, mon cher maître ; et si vous comprenez un mot, envoyez-moi une dépêche !

MADAME LEGRAND, vexée.

Les âmes délicates n'ont pas besoin de comprendre pour admirer, n'est-ce pas ?

LAURIER.

Au contraire ! au contraire !

MADAME LEGRAND.

Lisez Pancrace, vous le comprendrez, lui, mais vous rougirez tout le temps !

MADAME DE LA BRANCHE.

Quand je lis, j'aime mieux rougir que m'endormir, et vous ?

LAURIER, conciliant.

Moi aussi, je veux dire...

MADAME DE LA BRANCHE et MADAME LEGRAND, le pressant ensemble.

Donnez-moi le prix, mon cher maître, donnez-moi le prix !

VINCENT du fond.

Oh !

LAURIER.

Vincent !

Les dames s'écartent.

VINCENT, à part.

Et il donne des prix de vertu !

Il va pour sortir.

LAURIER.

Restez donc ! Qu'y a-t-il ? (Vincent lui passe deux cartes.) Tiens, c'est curieux ! Savez-vous quels noms je lis sur ces deux cartes ? Pancrace !

MADAME DE LA BRANCHE.

Mon protégé.

LAURIER.

Et le Chevalier Bleu !

MADAME LEGRAND.

Le mien aussi.

LAURIER.

Je vais les recevoir tout de suite.

MADAME LEGRAND.

C'est ça, nous leur ferons dire quelque chose.

MADAME DE LA BRANCHE.

Ce sera aussi amusant qu'à la Bodinière.

LAURIER.

Impossible ! Et les égards dus aux candidats ..

Entrez dans mon petit salon, après avoir interrogé ces messieurs, je saurai à qui donner la pomme.

MADAME DE LA BRANCHE.

Ce sera pour Pancrace !

MADAME LEGRAND.

Je suis sûre que le Chevalier Bleu vous plaira !

LAURIER, les introduisant à gauche.

N'écoutez pas, surtout, n'écoutez pas ! (Elles disparaissent.) Par quoi faut-il que je commence, comme dit l'autre ? Introduisez M. Pancrace. (Vincent sort.) Celui qui fait rougir ! Comment diable peut-il rentrer dans le programme de M. de Monthyon ?

## SCÈNE VII

### LAURIER, COLLINET.

COLLINET.

Cher maître, pardonnez-moi la liberté grande que je prends.

LAURIER.

Soyez le bienvenu, mon cher confrère !... Asseyez-vous.

COLLINET.

J'ai su qu'on devait venir vous parler en ma faveur...

LAURIER.

C'est fait.

COLLINET.

Déjà ? Et pour mériter votre bienveillante indul-

gence, j'ai tenu à venir moi-même vous expliquer mon cas.

LAURIER.

Une confession ?

COLLINET.

Littéraire.

LAURIER.

Ce sont les plus longues, et vous avez un concurrent qui attend : l'auteur de *Brumes opaques.*

COLLINET.

Oh ! ce n'est pas celui-là qui m'en voudra de le faire poser.

LAURIER.

C'est un de vos amis ?

COLLINET.

Le meilleur... C'est moi-même.

LAURIER.

Bon ! Mon domestique se sera trompé ! Je croyais avoir affaire à l'auteur de *Rosseries Neuves.*

COLLINET.

C'est bien moi !

LAURIER, étonné.

Pourtant, si vous êtes le Chevalier Bleu...

COLLINET.

Je suis les deux : Pancrace et le Chevalier Bleu ; autrement dit Collinet de mon vrai nom.

LAURIER.

Pas possible ! Je ne comprends pas !

COLLINET.

C'est bien simple : Mon cher maître, en entrant

dans la carriere littéraire, j'ai reconnu tout de suite qu'il y avait deux partis, deux courants.

LAURIER.

Il y en a toujours eu deux, de même que les tables d'hôte sont toujours partagées en deux clans, le clan du riz...

COLLINET.

Et le clan des pruneaux ; oui, mais dans les tables d'hôte, dès le premier repas le voyageur sait de quel côté penche la majorité, tandis que dans la littérature, à Paris, il est beaucoup plus difficile de reconnaître qui l'emporte. Alors, comme je tenais à avoir vite du succès, je me suis dit : Collinet, mon ami, tu vas prendre deux pseudonymes et travailler dans les deux genres, au bout de quelque temps, tu sauras quel est celui qui rapporte le plus et tu le garderas celui-là, ce sera le bon !

LAURIER.

Mes compliments! Vous êtes un homme pratique, monsieur Collinet !

COLLINET.

C'est nécessaire à présent dans notre partie. Le littérateur n'est plus un pontife, comme de votre temps; je me le représente comme un employé supérieur du Bon Marché ou du Louvre ; il doit s'intéresser à un tas de rayons....

LAURIER.

Excepté au rayon des convictions?

COLLINET.

Celui-là aussi est nécessaire, seulement on ne l'inaugure que plus tard quand on a choisi la grande

spécialité de la maison. Ainsi, moi, pour avoir une conviction, je n'attends que votre décision.

LAURIER.

En quoi ma décision...

COLLINET.

Elle m'indiquera le Nord, le côté d'où souffle le bon vent; si vous couronnez Pancrace, c'est que le clan de la vicomtesse tient décidément le bon bout; si vous préférez le Chevalier Bleu, je lâche les Rosseries neuves et je donne une autre série de Brumes à madame Legrand.

LAURIER.

A propos de ces dames, comment ont-elles accepté votre double personnalité?

COLLINET.

Elles ne la connaissent pas encore, leurs salons sont deux pays où l'on ne parle pas la même langue; les indigènes diffèrent totalement, ils ne peuvent même pas se souffrir.

LAURIER.

Vous serez bien forcé de leur révéler la vérité?

COLLINET.

Je n'attends pour cela que le succès, c'est au public à dire ce qu'il préfère; moi, ça m'est égal.

LAURIER.

Mais pourquoi tenez-vous à ce prix?

COLLINET.

On a beau plaisanter, les distinctions d'une grande compagnie ont un retentissement dont le contrecoup se fait sentir jusque chez les fournisseurs!

LAURIER, écrivant.

Attendez ! (A part.) Voilà une bonne phrase pour mon discours !

COLLINET.

Je compte sur votre discrétion jusqu'au jour de mon choix définitif.

LAURIER.

Comptez-y !

COLLINET.

Et sur votre appui ?

LAURIER.

Ça, c'est autre chose... Je suis attendu, désolé d'abréger cette entrevue...

COLLINET.

Oh ! je ne partirai pas avant d'avoir admiré votre précieuse collection.

LAURIER.

Ma collection ? Vous savez...

COLLINET.

Comme l'Europe entière. Un coup d'œil, je vous en prie, rien qu'un, sur les encriers que tant de plumes illustrèrent... Celui-ci aura un jour son numéro... après votre décès...

LAURIER.

Hum ! rien ne presse ! Deux minutes seulement : passons dans la bibliothèque, vous remarquerez l'encrier de...

Ils disparaissent à droite.

## SCÈNE VIII

MADAME DE LA BRANCHE, MADAME LEGRAND puis LAURIER et COLLINET.

MADAME DE LA BRANCHE, venant de gauche.

J'étouffe de colère !

MADAME LEGRAND.

Il s'est moqué de nous, ce raté.

MADAME DE LA BRANCHE.

Oh ! oui, raté !... Les Rosseries neuves sont d'une faiblesse, d'une fadeur !

MADAME LEGRAND.

Et ses Brumes opaques, donc ! Enfantines ! Mon mari lui-même a compris tout de suite.

MADAME DE LA BRANCHE.

A la fin, ils m'ennuient, les messieurs de la Vérité nue !

MADAME LEGRAND.

Et moi, les messieurs brumeux.

MADAME DE LA BRANCHE.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

MADAME LEGRAND.

Quoi ?

MADAME DE LA BRANCHE.

Je vais renouveler ma troupe d'invités.

MADAME LEGRAND.

Moi aussi !

MADAME DE LA BRANCHE.

Voulez-vous changer ?

MADAME LEGRAND.

Changer ?

MADAME DE LA BRANCHE.

En passant de l'une chez l'autre, ils nous permettront au moins d'avoir du neuf dans nos salons, c'est tout ce que nous voulons au fond.

MADAME LEGRAND.

Oui, ils m'ennuient tous ; moi je n'aime que les livres où on parle de modes !

MADAME DE LA BRANCHE.

Ces messieurs reviennent !

Paraissent à droite Laurier et Collinet.

COLLINET.

Mille remerciements pour cette faveur... vraiment... Madame de la Branche et madame Legrand !

MADAME DE LA BRANCHE, froidement à Laurier.

Mon cher maître, nous avons réfléchi, ne tenez aucun compte de ma recommandation !

MADAME LEGRAND.

Ni de la mienne !

MADAME DE LA BRANCHE.

Je ne m'intéresse plus qu'à Lamartine !

MADAME LEGRAND.

Et moi à Bossuet !

ENSEMBLE.

Adieu !

Elles sortent au fond.

LAURIER.

Elles auront entendu !

COLLINET.

Oh ! les femmes ! Pas de convictions pour un sou ! J'ai tout de même bon espoir : rappelez-vous, Pancrace et le Chevalier Bleu... Au choix !

Il sort.

## SCÈNE IX

LAURIER, puis CAMILLE.

LAURIER.

Bon ! Me voilà sans candidats sérieux ! Est-ce que je vais être forcé de prendre Vincent ? (Se mettant à écrire.) « La vertu, messieurs, la vertu, chez... »

CAMILLE, venant de gauche.

Chez les pères consiste à faire ce que veulent leurs filles !...

LAURIER.

Consiste à faire ce que... (Relevant la tête.) Qu'est-ce que tu me souffles là, toi ?

CAMILLE.

Mon opinion.

LAURIER.

Si c'est simplement pour me la donner que tu me déranges.

CAMILLE, l'arrêtant.

Non, j'ai autre chose à te dire. Ne t'inquiète plus, j'ai trouvé ce qu'il te faut pour ton prix.

LAURIER.

Tu as trouvé? Qui?

CAMILLE.

Un homme du monde! M. Henri Duval!

LAURIER.

Tu es folle! J'aimerais encore mieux Pancrace! Ce jeune homme n'a aucun titre...

CAMILLE.

Ça viendra plus tard. Tu m'as raconté qu'une fois, par surprise, un monsieur avait obtenu une de vos récompenses. La joie d'être couronné, les félicitations des voisins, l'envie des amis le métamorphosèrent; il comprit la bonté, la vertu, du jour où il en toucha les premiers avantages; il n'avait pas de titre avant : grâce à vous, il en eut après!

LAURIER.

Elles me rendront fou avec leurs candidats. Si tu n'as pas de meilleur argument...

CAMILLE, vivement.

J'en ai. Cède et tu avanceras mon mariage.

LAURIER.

Ton mariage?

CAMILLE.

A cause de ma tante! Ah! est-ce un argument, cela?

LAURIER.

Oui... il est insuffisant, mais c'en est un.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il te faut, alors? qu'est-ce qu'il te faut?

## SCÈNE X

LES MÊMES, plus VINCENT.

VINCENT.

Monsieur, une dame que je crois de la campagne vous apporte cette lettre. Elle dit qu'il y a une réponse.

LAURIER.

Bon, qu'elle attende. (Vincent sort après avoir donné la lettre.) Tiens, c'est de ta sœur aînée.

CAMILLE.

De ma sœur ? Lis vite.

LAURIER, passant la lettre.

Dis-moi ce qu'elle veut de nous.

CAMILLE, lisant la lettre.

Cher père, je t'adresse une femme bien intéressante. Tâche de lui donner un de tes prix. (S'interrompant.) Une concurrente !

LAURIER.

Elle a le numéro 135, celle-là.

CAMILLE, lisant.

J'interviens à cause de M. Grenu.

LAURIER.

Grenu ? Ah, oui, l'homme à qui mon gendre doit tout, c'est son agent électoral.

CAMILLE, continuant la lettre.

Deux vieux parents de M. Grenu viennent de

mourir après avoir été soignés avec un admirable dévouement par une femme qui avait été la compagne de leur fils unique.

LAURIER.

La compagne... seulement?

CAMILLE, continnantà lire.

Les vieux s'étaient toujours opposés au mariage du fils, revenu au pays en ramenant la femme de Paris. Il y a cinq ou six ans, ce fils fut emporté par la maladie; il ne s'était jamais consolé de la résistance de son père et de sa mère, d'autant qu'il les savait affaiblis par l'âge et la solitude. Celle qui était la cause des dissensions de la famille lui jura de se consacrer désormais à soigner les durs paysans qui l'avaient repoussée et elle tint parole.

LAURIER, intéressé.

Comment?

CAMILLE, continuant.

Elle entra chez eux comme servante, elle les mena jusqu'au dernier jour en leur adoucissant ce chemin douloureux, elle gagna leur cœur et son pardon, si bien qu'en allant rejoindre le fils, le père et la mère lui donnèrent le titre qu'elle avait vainement demandé jadis; l'un après l'autre, ils fermèrent les yeux en l'appelant: « Ma fille. » (s'interrompant.) Ah! Elle a noblement agi!

LAURIER.

Ma foi oui!

CAMILLE, reprenant la lettre.

Tout le pays a abandonné ses préventions contre la pauvre femme qui est maintenant isolée, sans

ressources. La famille Grenu a compris qu'elle devait faire quelque chose, mais ce quelque chose-là, si d'autres personnes s'en chargeaient, M. Grenu serait bien content et bien soulagé. Alors, j'ai pensé à prendre sous ma protection l'héroïne de l'histoire : je te l'envoie avec cette lettre. Reçois-la. Si tu la juges digne d'une récompense, tu augmenteras la popularité de mon mari, tu flatteras M. Grenu, et, (c'est la plus forte de mes raisons, mon père), tu feras en même temps une bonne action.

LAURIER.

Va me chercher la dame.

CAMILLE.

Tout de suite tu sais, j'avais un autre candidat, je le retire ; raye-le, mon amoureux, raye-le !

LAURIER.

Pas autre chose dans la lettre ?

CAMILLE.

Un post-scriptum : Les parents décédés du Grenu s'appelaient Dubourg et le fils, François.

Elle sort au fond.

LAURIER, seul.

Tiens! François Dubourg? j'en ai connu un... Oh ! que c'est loin ! C'était au Quartier latin; un camarade qui vivait avec une jolie fille... Ils ne se sont même pas bien conduits avec moi ceux-là ! Ah ! les gredins !

CAMILLE, amenant Madeleine.

Venez, venez !

MADELEINE.

Oh ! que j'ai peur !

CAMILLE.

Du courage! Voici la personne, mon père. Je vous laisse.

Sortie de Camille.

## SCÈNE XI

LAURIER, MADELEINE, moitié paysanne, moitié bourgeoise.

LAURIER, après avoir écrit quelques lignes, gravement.

Approchez, madame, et ne vous troublez pas!

MADELEINE, le regardant.

Ah! mon Dieu!

LAURIER, levant la tête.

Qu'est-ce que vous avez? Oh! quelle ressemblance!

MADELEINE.

Mais c'est...

LAURIER.

Madeleine!...

MADELEINE.

Monsieur Ugène!...

LAURIER.

Eugène! je vous ai dit vingt fois qu'on prononce : Eugène!

MADELEINE.

Comment M. Laurier...

LAURIER.

Parbleu ! c'est moi.

MADELEINE.

Pas possible ! je ne savais pas... Autrefois, au Quartier latin, on ne vous donnait jamais que votre prénom.

LAURIER.

On ne peut pas s'appeler Eugène toute la vie; c'était bon, il y a trente ans !

MADELEINE.

Pardon, vingt-sept, puisque j'en avais dix-huit !

LAURIER.

Bah ! à trois ans près !

MADELEINE.

C'est vrai. Je viens d'avoir un petit accès de coquetterie. (Avec un soupir.) Je crois bien que ce sera le dernier.

LAURIER.

Madeleine ici ! Je vous retrouve me demandant un prix de vertu ! Celle-là est forte, par exemple !

MADELEINE, naïvement.

C'est pas pour le prix, monsieur Laurier, c'est pour les quinze cents francs; j'en ai besoin.

LAURIER.

Je me fais l'effet de Murger recevant Musette à l'Académie !

MADELEINE.

Il l'aurait bien reçue, monsieur Laurier, soyez-en sûr ; moi, je ne regrette pas d'être venue et je

suis contente de voir que vous avez renoncé à votre ancienne idée.

LAURIER.

Quelle idée?

MADELEINE.

Dame, rappelez-vous la dernière fois que nous nous sommes quittés...

LAURIER.

La dernière fois?

MADELEINE.

Vous êtes parti en me disant : « Puisque vous ne voulez pas m'aimer, je vais me jeter à l'eau. » Un moment, j'ai été inquiète... oh! pas longtemps! les messieurs qui se jettent à l'eau pour des dames ont des airs à part; vous n'avez jamais eu cet air-là.

LAURIER.

J'ai rencontré des amis en route, alors...

MADELEINE.

Ne vous excusez pas; cela vaut mieux ainsi.

LAURIER, à part.

Fichtre oui! (Haut.) Ah! vous n'avez pas été adroite, ce soir-là!

MADELEINE.

Ma réponse vous a étonné?

LAURIER.

Je n'en suis pas encore revenu, oui, c'est depuis ce soir-là que je ne crois plus à l'intelligence des femmes.

MADELEINE.

Ni à leur cœur?

LAURIER.

Ça, c'est autre chose. (Avec importance.) A votre place, ma pauvre fille, si j'avais eu à choisir entre François Dubourg et moi... je me serais choisi.

MADELEINE.

François m'avait parlé le premier, un matin, comme j'entrais au magasin et avant d'oser ouvrir la bouche il avait rôdé plus d'un mois autour de la maison. Tenez, d'en parler après si longtemps, je me sens rajeunie, je me vois recevant son premier bouquet de violettes,... j'entends François me dire après des semaines de causeries gentilles : Mademoiselle, venez donc demain soir entendre un acte en vers de mon ami Ugène,... au théâtre de la Tour d'Auvergne.

LAURIER.

Oui, j'étais déjà quelqu'un! Vous avez dû être émue, hein, pendant la pièce?

MADELEINE.

J'ai dormi tout le temps... (Mouvement de Laurier.) Faut avouer que la veille, j'avais veillé très tard à l'atelier. François m'avait bien défendu de vous le raconter; il avait si peur de vous mécontenter. Aussi, quand le lendemain vous êtes venu m'attendre avec lui, je vous en ai adressé des compliments!

LAURIER.

Je vous ai remerciée en vous envoyant des vers; vous les avez gardés sans doute?

MADELEINE.

Non!

LAURIER.

Elle n'a pas gardé mes premiers vers!

MADELEINE, *vivement.*

Vous souvenez-vous de nos sorties le dimanche, tous les trois, en bons camarades? Vous m'appeliez la dernière grisette... et puis... et puis...

LAURIER.

Mimi Pinson.

MADELEINE.

C'est ça, et moi, pour rire, je faisais exprès de vous appeler Ugène au lieu d'Eugène, parce que je m'étais aperçue que ça vous taquinait, et François s'amusait!

LAURIER.

Oui, nous avons passé ensemble un bon printemps.

MADELEINE.

Et puis, dès l'été, vous et François vous avez commencé à vous disputer... Jusqu'au fameux jour où vous avez voulu que je choisisse...

LAURIER, *amèrement.*

Et c'est François à qui vous avez donné la préférence! Un simple clerc de notaire, sans passé, sans présent, sans avenir! Et il l'est resté sans doute toute la vie, clerc de notaire?

MADELEINE.

Oui, à cause de moi. Il n'a pas voulu épouser une dot, alors il n'a pas pu acheter d'étude; il a fini par accepter un petit emploi dans son pays : c'est là que nous avons vécu.

LAURIER.

Végété, dites, végété. Et voilà l'homme à qui vous m'avez sacrifié! Un égoïste qui ne vous a

même pas offert ce que l'on doit aux femmes lorsqu'on n'arrive à rien : le mariage!

MADELEINE.

Il me l'a offert souvent, seulement sa famille me repoussait : je n'ai pas voulu y entrer de force : on a sa dignité.

Elle s'assied.

LAURIER.

Et pendant ce temps-là, Madeleine, je gravissais tous les échelons de la fortune et des honneurs. Hein? Vous n'aviez pas prévu ça?

MADELEINE.

Si. J'ai toujours pensé que vous iriez très loin.

LAURIER.

Ah bah! et vous avez donné votre amour à l'autre, malgré cela?

MADELEINE.

A cause de cela, peut-être. Fallait bien qu'il eût quelque chose.

LAURIER.

C'était bien la peine de vous écrire des déclarations si jolies... oui, jolies, je les ai replacées avec succès dans deux livres... Voyons, ce bon François écrivait moins joliment que moi : « Je t'aime! »

MADELEINE.

Il l'écrivait moins bien, il le disait mieux.

LAURIER.

Avez-vous souvent parlé de moi là-bas?

MADELEINE.

Une seule fois François a prononcé votre nom;

c'était pour me dire : J'ai eu des nouvelles d'Eugène, il réussit, il est marié, il est heureux.

LAURIER.

Et cela vous a fait plaisir ?

MADELEINE.

Un grand plaisir. Quand une femme a repoussé quelqu'un qui paraissait l'aimer, elle garde comme un petit remords du chagrin qu'elle a causé et une inquiétude. Ça me pesait sur le cœur de ne pas savoir si vous étiez consolé et quand François m'a appris que je pouvais être tranquille de ce côté-là, j'ai éprouvé un vrai soulagement.

LAURIER.

Alors, vous ne m'avez jamais regretté ?

MADELEINE.

Jamais.

LAURIER, vexé.

Merci! Vous comprendrez, madame, que ces souvenirs, si intéressants soient-ils, jurent trop fortement avec les conditions du programme, pour que je...

MADELEINE.

Ah! on dirait que vous m'en voulez encore! Après trente ans!

LAURIER.

Pardon, vingt-sept! Eh bien, oui, je vous en veux, de ne pas m'avoir compris, de m'avoir repoussé.

MADELEINE.

Vous devriez au contraire me remercier.

LAURIER.

Vous remercier?

MADELEINE.

Je vous aurais gêné, arrêté peut-être, comme notre François.

LAURIER.

Pauvre diable!

MADELEINE.

Chacun a son rôle ici-bas : le mien était tout simplement, tout tranquillement, de faire le bonheur d'un brave homme. J'ai appris à réfléchir depuis que j'ai eu des peines, on n'a jamais tout, l'amour et les honneurs : faut choisir.

LAURIER.

Ai-je pris le meilleur lot?

MADELEINE.

Oh! Monsieur l'Académicien! Si on vous entendait...

LAURIER.

Ah! je retrouve là, au coin de vos lèvres le gentil sourire d'autrefois. Comment avez-vous fait pour garder votre sourire de dix huit-ans?

MADELEINE.

J'ai été aimée et j'ai aimé; notre jeunesse, notre bonheur, notre vertu viennent de là.

LAURIER.

Encore une phrase pour mon discours!

*Il écrit.*

MADELEINE.

C'est mon nom que vous écrivez... pour le prix?

LAURIER, après un silence.

Oui, Madeleine. Ma jeunesse m'a rendu visite, elle ne partira pas les mains vides ; et lorsque François et M. de Monthyon me reverront là-haut (le plus tard possible), j'espère qu'ils seront d'accord pour m'approuver! Chut! la famille!

## SCÈNE XII

LES MÊMES, plus CAMILLE, HENRI, VINCENT.

CAMILLE, entrant.

Eh bien, mon père, la protégée de ma sœur a-t-elle gagné sa cause?

LAURIER.

Complètement. Vos titres sont de première qualité, madame, et auprès de moi, quand on a des titres...

VINCENT, au fond, à part.

Ah! Tant qu'on fera concourir la province avec Paris...

CAMILLE.

Vous êtes contente?

MADELEINE.

Bien contente... Je ne reviendrai plus jamais ici. Laissez-moi vous regarder tous, regarder partout une bonne fois... là... J'emporte dans mes yeux vos visages, la place des meubles, la maison entière, ce souvenir-là me réjouira dans mon coin...

(A Laurier.) Merci, monsieur l'académicien. (Bas.) Merci... Ugène.

LAURIER, à mi-voix.

Eugène! On prononce Eugène!

Il lui fait signe de se taire. A gauche, groupe d'Henri, Camille. Au fond, Vincent ouvre la porte. — Madeleine, au milieu, salue Laurier, près de son bureau à droite.

Rideau.

Imprimerie générale de Châtillon sur-Seine. — PICHAT et PEPIN

# A LA MÊME LIBRAIRIE



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — A. PICHAT.